

Zeitschrift: Matières
Herausgeber: École polytechnique fédérale de Lausanne, Institut d'architecture et de la ville
Band: 18 (2024)

Artikel: Maintenance et dé-projection
Autor: Lefebvre, Pauline
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1053543>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Maintenance et dé-projection

Pauline Lefebvre

La récente irruption – ou propagation – de la question de la maintenance dans le champ de l'architecture interroge à plusieurs égards les limites de cette dernière, comme pratique et comme discipline¹. Une plus grande considération pour les pratiques de maintenance revêt un potentiel critique, d'abord en tant qu'elle ajoute aux préoccupations des architectes et encourage une pratique plus responsable : ils et elles sont invité·es à mieux prendre en compte les gestes largement ignorés qui permettent l'entretien et donc l'existence prolongée des dispositifs matériels et spatiaux qu'ils et elles conçoivent et laissent derrière elles et eux. La fin de l'intervention des architectes ne signe pas la fin d'une transformation active des lieux : les choses s'altèrent, se modifient et, surtout, *elles ne durent pas toutes seules*. Valoriser la maintenance, c'est aussi envisager que l'on pourrait cesser de viser un tel idéal : un monde fait de choses finies, solides et imperméables au changement autant qu'à toute intervention ultérieure². Outre un élargissement du champ de nos préoccupations, la maintenance revêt ainsi le potentiel d'affecter certaines préconceptions modernes dont nous héritons.

Dans leur récent ouvrage, *Le Soin des choses*, les sociologues Jérôme Denis et David Pontille utilisent une ethnographie fine et passionnante des pratiques de maintenance pour explorer comment la spécificité de ces gestes très concrets (leur banalité, leur précision, leur tâtonnement, leur rythme) peut affecter la manière dont d'autres pratiques « modernes » – notamment l'architecture – abordent leurs objets. Sont par exemple visés : nos penchants en faveur de l'innovation et de la nouveauté, notre appétit pour les gestes héroïques, notre conception des objets comme statiques, imperméables et solides, ou de la matière comme passive, connaissable et contrôlable, ou encore notre saisie du temps comme linéaire, fait d'événements et de dépassements successifs, tendant vers le progrès³. Le fait que les pratiques de maintenance témoignent de tout l'inverse rend celles-ci capables de *faire irruption* dans un champ comme celui de l'architecture. La supposée incompatibilité entre ces deux pratiques, par exemple en termes de

Quest, Rotor, Matriciel, Locaux de l'association bruxelloise Zinneke, Bruxelles, 2020, photo Delphine Mathy

temporalité, rend radical, transgressif, leur rapprochement, voire leur assimilation, telle qu'elle est à l'œuvre dans l'énoncé « l'entretien e(s) t l'architecture » et vice-versa. Cette formule, titre d'une exposition conçue par le collectif bruxellois MAMA pour la dixième Biennale internationale du design de Saint-Étienne en 2017, résumait le programme suivant : « Au lieu de se concentrer sur la conception et l'innovation, la pratique architecturale actuelle pourrait être conçue comme la gestion et le fait de "prendre soin" de l'existant⁴. »

L'irruption de la maintenance en architecture, souvent alliée à des pensées féministes autour du soin (*care*), survient dans un contexte marqué par une prise de conscience élargie des impacts environnementaux de la construction⁵. L'impératif de concevoir une architecture « durable » reprend son sens premier pour porter sur la manière dont la production bâtie *dure*, sur ce qui peut être mis en place pour qu'elle ne touche pas trop tôt à sa fin⁶. De plus en plus de réflexions sont ainsi menées sur la nécessité pour les architectes d'intervenir en faveur d'un maintien du bâti existant, de sa pérennisation par sa transformation, plutôt que de sa démolition-reconstruction ou de la construction neuve sur les rares sols encore non bâtis⁷. Se pose alors aussi, quoique plutôt en marge, la question de la maintenance : c'est souvent son absence qui impose la transformation ou la démolition-reconstruction. Par leur répétition obstinée, les pratiques et les gestes de la maintenance visent en effet à assurer la continuité du bâti, dans un état qui n'est jamais exactement l'état d'origine, mais qui évite le recours à des interventions plus lourdes et coûteuses, allant du remplacement d'un composant à celui de l'ensemble. Ces gestes sont caractérisés par leur nécessaire répétition, leur discrétion, leur modestie. Denis et Pontille, dans *Le Soin des choses* et les présentations à son propos, établissent à cet égard une démarcation entre maintenance et réparation, cette deuxième étant selon leurs termes plus disruptive, plus héroïque, plus « masculine » aussi. Sur un spectre des pratiques allant de la construction neuve à la maintenance, en passant par la transformation et la réparation, le rôle usuel des architectes professionnel·les s'arrête à la transformation ; en deçà, ce sont plutôt d'autres acteur·ices, moins valorisé·es, tant culturellement qu'économiquement, qui sont mobilisé·es. On pourrait dire que l'intervention d'un·e architecte suppose que le lieu qui lui est confié soit à bout de souffle, en fin de vie, qu'il requière a minima d'être « réparé », le plus souvent adapté, transformé. Ce serait seulement à l'endroit d'une fin que *commence* l'architecture, ou du moins la mission de l'architecte.

Le projet d'architecture, même s'il peut prendre de nombreuses années, est disruptif et ponctuel. Il se situe à un point donné de la longue vie d'un lieu et génère un avant et un après, « une disjonction entre deux états du monde⁸ ». À l'occasion d'une récente conférence sur la place des transformations dans le travail de l'agence bruxelloise Owest, l'architecte Stéphane Damsin décrivait son « irritation » face à ce qu'il considérait comme une « dichotomie parfois stérile ou inefficace. [...] Même dans la rénovation, il y avait une sorte d'avant-après un peu héroïque où l'avant était toujours nul et après le projet, c'était [...] évidemment mille fois mieux, vertueux, *la solution* – CQFD ! Alors que, [...] à partir du moment où on considère le fait de travailler sur [...] la 4^e, 5^e ou 6^e intervention sur un bâtiment – pour de nouveaux usages, qui vont eux-mêmes plus tard aussi être réinterprétés – [cela] nous met peut-être dans une position d'humilité ou en tous cas de distance par rapport à cet "avant-après"⁹ ». Dans leur projet Zinneke, livré en 2022, les architectes d'Owest étaient chargés, en collaboration étroite avec les spécialistes du réemploi du collectif Rotor, d'adapter une ancienne usine de timbres fiscaux pour accueillir les bureaux et ateliers de l'association

bruxelloise Zinneke. La plupart du temps, l'intervention était minimale – « humble » pour reprendre le terme de l'architecte – et les traces des transformations successives laissées apparentes. Le projet d'architecture a quand même marqué les lieux de son empreinte, par exemple par le biais d'un trait jaune en façade qui signale, certes discrètement, que quelque chose d'important s'est passé derrière ces murs qui, sinon, n'en montreraient rien. Comme l'indique Damsin, « même dans la rénovation », rien ne garantit encore la possibilité de défaire cette « disjonction » liée au projet et à sa temporalité linéaire et disruptive¹⁰.

La maintenance engagerait quant à elle plus directement une mise en cause de cette temporalité, du fait de son caractère plutôt cyclique, répétitif, qui implique un régime d'actions ne reposant pas sur la nouveauté, mais sur la perpétuation. Il est à cet égard un exemple, certes trop connu, qui dramatise à merveille le choix de la maintenance plutôt que de la transformation : la proposition, formulée en 1996 par Lacaton & Vassal pour la place Léon Aucoc à Bordeaux, de « ne rien faire d'autre que des travaux d'entretien, simples et immédiats : refaire la grave du sol, nettoyer plus souvent, traiter les tilleuls, modifier légèrement la circulation, [...] de nature à améliorer l'usage de la place et à satisfaire les habitants¹¹ ». La radicalité de cette proposition a été maintes fois commentée. Plutôt que dans l'idée de ne rien faire, le caractère transgressif de leur réponse pourrait toutefois être situé dans le fait d'engager un protocole de maintenance : tout en défendant qu'il s'agit là bien d'architecture, les architectes renoncent au « temps de l'objet nouveau, son moment d'intervention, c'est-à-dire la réalisation, à un point donné dans la trajectoire de la place, d'un changement tangible dans ses qualités matérielles¹² ». C'est donc bien dans la temporalité toute différente qui caractérise a priori la maintenance que repose son potentiel transgressif. Celui-ci se déploie aussi dans des tentatives qui visent à déjouer l'incompatibilité présumée entre maintenance et architecture : rapprocher les deux amène à remettre en question la distinction entre une temporalité cyclique qui caractériserait la première, et la temporalité purement linéaire de la seconde. D'un côté, les activités de maintenance sont transformatrices et productrices de nouveauté ; de l'autre, le processus architectural n'a, en pratique, pas grand-chose de linéaire, tant il est fait d'allers-retours, d'arrêts, etc. La perturbation est donc mutuelle : l'une acquiert un caractère plus « créatif », l'autre accepte de se défaire de la disruption comme condition de possibilité.

Lorsque Lacaton & Vassal refusent de concevoir un « projet », de « jeter au-devant d'eux » une reconfiguration de la place Léon Aucoc, et surtout quand il et elle affirment pourtant faire de l'architecture, il et elle contribuent à séparer l'architecture et le projet¹³. On pourrait dire qu'il et elle « dé-projettent » la discipline¹⁴. Cette notion d'Alessandro Mendini permet toutefois, à ce stade, de nuancer le propos. Alors que, concernant la jolie place Léon Aucoc, les vertus d'une meilleure maintenance paraissent incontestables, toutes les infrastructures dont nous héritons ne sont pas aussi inoffensives et consensuelles. C'est face au constat d'un monde fini, entamé, et surtout saturé d'infrastructures en tout genre dont la pérennité n'est pas toujours désirable, que Mendini propose, dans les années 1970, de « dé-projeter le monde ». Il n'appelle pas seulement à refuser le projet, mais à « l'inverser » : au lieu d'ajouter, de transformer, ou même de maintenir, il envisage la nécessité de défaire, d'enlever, de réduire. Pour Mendini, le « dé-projet » implique de considérer comme « *finie* l'expérience de l'ère architecturale » : une fin, encore¹⁵. Une fin qui doit garantir la continuité de l'habitabilité du monde – mais peut-être aussi, dans la limite de leur transformation, des pratiques de conception. Une fin qui ne passe pourtant pas par la continuité (la maintenance), mais par une « redirection »,

pour reprendre le terme autour duquel s'articule actuellement le travail des chercheurs français Alexandre Monin, Emmanuel Bonnet et Diego Landivar¹⁶. Face à des infrastructures obsolètes, les concepteur·ices (designers, architectes) pourraient contribuer à la formalisation de ce que ces auteurs appellent des « protocoles de renoncement ». Des étudiant·es de leur formation « Stratégie & design pour l'Anthropocène » ont, par exemple, lancé un tel protocole avec la ville de Grenoble pour envisager la fermeture de ses piscines municipales plutôt que leur coûteux et insoutenable maintien. Les concepteur·ices participent à la mise en place d'un processus démocratique de réflexion qui porte sur ce à quoi tiennent les usager·es de ces infrastructures, ce à quoi ils et elles seraient prêt·es à renoncer, mais aussi ce qui pourrait les « réattacher » autrement – une redirection, menée avec précaution, de nos activités, de nos manières de vivre ensemble et avec le territoire¹⁷.

Alors que la maintenance touche aux confins de l'architecture et que leur rapprochement pousse cette dernière à interroger la pertinence du projet comme seul mode d'action, la « dé-projection » se pose comme alternative à la maintenance dans les cas où celle-ci n'est plus désirable, engageant les concepteur·ices à contribuer à rendre acceptable, voire désirable, la *fin* de ce qui ne doit plus être maintenu. Chacune à leur manière, maintenance et « dé-projection » sont situées à l'autre extrémité du spectre par rapport à la création de nouvelles infrastructures, et constituent dès lors des voies pour envisager ce que devient l'architecture une fois pleinement prise la mesure de la finitude de notre monde.

NOTES

1 Pour ne lister que quelques-unes des contributions en théorie de l'architecture allant dans ce sens : Hilary Sample, *Maintenance Architecture*, MIT Press, Cambridge/Londres, 2016 ; Catharina Gabriellsson, « The Critical Potential of Housework », in Hélène Frichot, Catharina Gabriellsson, Helen Runtig (dir.), *Architecture and Feminisms: Ecologies, Economies, Technologies*, Routledge, Londres, 2018, p. 245-54 ; Shannon Mattern, « Maintenance and Care », *Places Journal*, novembre 2018, doi.org/10.22269/181120 ; Charlotte Malterre-Barthes, « Maintenance as a Political Act », in Vanessa Grossman, Ciro Miguel (dir.), *Everyday Matters: Contemporary Approaches to Architecture*, Ruby Press, Berlin, 2022, p. 193-203.

2 Material Cultures, Amica Dall, *Material Reform: Building for a Post-Carbon Future*, Mack, Londres, 2022.

3 Jérôme Denis, David Pontille, *Le Soin des choses : politiques de la maintenance*, La Découverte, Paris, 2022.

4 <https://www.biennale-design.com/saint-etienne/2017/fr/programme>.

5 Voir, par exemple : Angelika Fitz, Elke Krasny (dir.), *Critical Care: Architecture and Urbanism for a Broken Planet*, MIT Press, Cambridge/Londres, 2019.

6 Pierre Caye, *Durer: éléments pour la transformation du système productif*, Les Belles Lettres, Paris, 2020.

7 Voir, à ce propos, par exemple (et aussi dans ce numéro de *matières*), les propositions de Charlotte Malterre-Barthes autour d'un « Moratoire sur les constructions neuves », mais aussi, les travaux de Patrick Rubin et Canal architecture à Paris.

8 Jérôme Denis, David Pontille, *Le Soin des choses : politiques de la maintenance*, op. cit., p. 51.

9 Stéphane Damsin (Ouest), « Faire avec », Conférence à l'ENSAP Lille, 16 mars 2023, vidéo disponible en ligne : <https://vimeo.com/813206833>.

10 *Ibid.*

11 Anne Lacaton, Philippe Vassal, « Place Léon Aucoc, Bordeaux », <https://www.lacatonvassal.com/index.php?idp=37#>.

12 Robin Wilson, « Not doing/overdoing: 'Omission' and 'Excess' — Lacaton & Vassal's Place Léon Aucoc, Bordeaux, and Construire's Le Channel, Scène nationale de Calais, Calais », *Architectural Design*, n° 6, 2013, p. 47, je souligne. Voir aussi : David Huber, « Beyond Relief », *Artforum*, n° 9, 2015, p. 344-347.

13 Mathilde Maire-Sebille, *Hériter du projet: approche critique de la notion de projet et introduction à la notion de dé-projection en architecture*, Mémoire de recherche en architecture, sous la direction de Céline Bodard et Xavier Bonnaud, Post-master Recherche en Architecture, ENSA Paris-la-Villette, 2022.

14 Alessandro Mendini, « Notion de dé-projet », in Catherine Geel (dir.), *Écrits d'Alessandro Mendini: architecture, design et projet*, Les Presses du réel, Dijon, 2014 [1976], p. 127.

15 *Ibid.*

16 Emmanuel Bonnet, Diego Landivar, Alexandre Monnin, *Héritage et fermeture: une écologie du démantèlement*, Éditions Divergences, Paris, 2021.

17 Margot Boitel, Joseph Sournac, Philippe Bouteyre, « Bâti : Renoncer pour atterrir ? » *Horizon Publics*, « Engager la redirection écologique dans les organisations et les territoires », printemps 2021, p. 33-37 ; Bastien Marchand, Philippe Bouteyre, « Fermer l'héritage de l'urbanocène : tentative de redirection écologique en milieu urbain », *Urbanités*, n° 17, 2023, <https://www.revue-urbanites.fr/17-marchand-bouteyre/>.